LA NIÈCE DU PASTEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. ASLIN, HERTAL ET CHABENAT;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Antoine, le 23 avril 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MURNER, *pasteur.*	M. EMILE.	ALFRED, *son ami.*	M. ACHILLE.
AGATHE.	Mlle LAURE.	PETERS, *sonneur.*	M. FOURNIER.
Félix d'AIGLEMONT, *peintre.*	M. SEGUIN	Villageois, Villageoises.	

La scène se passe en Suisse, sur les bords du lac de Constance.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage suisse. A gauche du spectateur est le porche d'une église, à droite, et au premier plan, un banc de gazon adossé à un leger buisson dans lequel est niché une madone; au second plan, la maison curiale, avec des arbres sur le devant, et au fond, un chemin montueux, des montagnes à l'horizon. Au lever du rideau, on entend les derniers chants de la prière, quelques villageois sont agenouillés sur le seuil du porche; Félix, à droite et assis sur un banc de gazon, est occupé à dessiner sur son album.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, AGATHE, Villageois.

CHOEUR DANS L'ÉGLISE.

AIR : *Ave Maria.*

O reine des cieux,
Divine protectrice,
Sois-nous propice,
Exauce nos vœux.

AGATHE.

Ta douce assistance
Calme la douleur
Et rend l'espérance
Au sein du malheur.

CHOEUR.

O reine des cieux, etc.

(Les chants cessent et le monde commence à sortir de l'eglise.)

FÉLIX. Voici la prière terminée, plions bagage! *(il ferme son album et le met sous son bras.)* encore deux séances et je serai en mesure de faire une surprise à ce bon M. Murner. *(il sort.)*

SCENE II.

AGATHE, PETERS, Villageois, Villageoises.

Les Villageois sortent, Agathe est au milieu d'eux. Une des Villageoises entre au presbytère puis revient avec un panier couvert qu'elle remet à Agathe.

AGATHE *prenant le panier.* Merci, ma bonne Julienne, je vais porter cela à la pauvre mère Marguerite, nous nous reverrons; adieu Victoire... bonjour Rose... *(Les Villageois sortent peu à peu.)*

PETERS *sortant de l'église et à part.* La voilà... qu'elle est gentille, que ce panier lui sied bien! oh! il n'y a pas à dire, il faut que je l'interpelle. *(il chante en fermant la porte de l'église.)*

Net clocher à un carillon.

AGATHE *se retournant.* Ah! M. Peters, vous m'avez fait peur.

PETERS. Peur, c'était pas mon intention, mam'selle; mais je me suis dit quand on n'est pas hardi... faut-être téméraire. ça fait qu'elle me remarquera..

AGATHE *souriant.* Et pourquoi teniez-vous à être remarqué?

PETERS. Oh! pourquoi!... eh ben t'nez, v'là c'que j'ose pas vous dire.

AGATHE. Est-ce un service que vous voulez de moi, ou de mon oncle... parlez, mais hâtez-vous, Marguerite m'attend.

PETERS. Eh ben, m'y v'là. *(avec embarras.)* Je... je gage que vous lui portez de ben bonnes choses à Marguerite, il est si bon, M. le Curé! c'est pas parce que je suis son bedeau, son chantre, son sacristain et son sonneur; mais il donnerait plutôt sa dernière chemise que de voir souffrir un seul de ses paroissiens.

AGATHE. Ah! oui, c'est le meilleur des hommes.

PETERS. Et vous donc mamzelle Agathe, ah! vous êtes ben sa digne nièce... Et s'il y a un paradis, comme c'est sûr, vous pouvez bien compter d'y monter toute droite.

AIR: *Si ça t'arrive encore.* (Marraine.)

Lorsque de vous appeler au ciel,
L'bon Dieu vous f'ra la grâce,
Auprès de son trône éternel
Les anges vous f'ront place.
Oui les chérubins tout joyeux,
Voyant sœur si gentille
Chant'ront, où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille.

AGATHE. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire? adieu, M. Peters. *(fausse sortie.)*

PETERS. Oh! non, j'en avais encore fameusement.

AGATHE *s'en allant.* Ce sera pour une autre fois.

PETERS *à part.* Quel dommage! j'étais lancé.. *(haut.)* Au moins laissez-moi vous accompagner. Je vous conterai la chose en route.

AIR : *Quelle walse vive et legère.*

Veuillez accepter, mad'moiselle,
Mon bras!

AGATHE.

Je ne le puis vraiment,
Cela deviendrait la nouvelle
Du village en moins d'un moment.

PETERS *à part,*

De l'amour bouillant qui m'transporte,
Je crois qu'la pauvre enfant a peur;
Mais quell' refus' mon bras, n'importe,
Pourvu qu'elle accepte mon cœur.

ENSEMBLE.

AGATHE.

Merci, Peters, de votre zèle,
Je dois vous refuser vraiment;
Car cela serait la nouvelle
Du village en moins d'un moment.

PETERS.

Puisque vous n'pouvez, mad'moiselle,
Accepter mon bras en c'moment
N'en comptez pas moins sur mon zèle
Et sur un solid' dévoûment.

(Agathe sort.)

SCENE III.

PETERS. *seul.*

Allons, v'là encore une occasion de flambée!... quand elle n'est pas là, je lui dis tout ce que j'ai sur le cœur, je la tutoye, je me permets de la tutoyer... je lui dis: *(il a l'air de lui parler.)* Agathe, c'est vous qu'êtes la cause que je redescends à l'état de la brute, de la simple brute, que je sonne des enterrements pour des mariages, le tocsin au lieu du carillon, que tout le village en sort de chez lui, en criant: au feu! que quand elle est au lutrin, ma voix pousse des soupirs! [illegible] vous enfin que je ne fais que des bêtises [illegible] et autres inconvéniens! devenez ma femme... je suis sonneur, tu seras madame la sonneuse, je [illegible] chantre, tu seras la première chanse.

tain, tu seras sacristine, sacristi! c'est déjà pas tant à dédaigner.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Quoique j'aime
A sonner un baptême,
J'aimerais mieux sonner le carillon
Qui dirait que je n'suis plus garçon.

A mon arc je possède et j'm'en flatte
Plusieurs cord's qui ne cass'ront jamais;
Si j'pouvais obtenir mon Agathe
Comme un' pierr' precieus' j' l'enchâss'rais.

Digue, etc.

Avec moi tu s'rais, la chose est claire,
Bien plus libr' que dans l'air n'est l'corbeau,
Plus maitress' qu'un' reine sur la terre
Plus heureus' que n'est l'goujon dans l'eau.

Digue, etc.

Eh bien, quand elle-là, je n'sais plus dire deux. j'ai l'air d'un homme dépouillé de moyens, mais ça me fait penser que j'n'ai pas rangé les chaises. (*s'acheminant vers l'église.*) Satané amour, que tu me donnes de tintoin.

SCENE IV.

FELIX, ALFRED.

FÉLIX. Je vois avec plaisir, mon cher Alfred, que tu passes le temps fort gaiment.

ALFRED. Fort gaiment, n'est pas le mot; car je commence bien à en avoir assez de cet estimable village; aussi pourquoi diable t'aviser d'y entreprendre un travail qui menace d'être éternel!

FÉLIX. Je ne pouvais faire autrement pour remercier ce bon M. Murner de ses prévenances et de ses attentions pour nous.

ALFRED. Ah! ça c'est vrai, c'est le meilleur curé du monde et des 13 ou 14 cantons; depuis que nous sommes ici, il fait les choses en conscience, il nous traite comme des évêques; tous les jours de la volaille, du gibier, du vin du Rhin; aussi je l'estime et le vénère, ce bon curé... parole d'honneur, il me rendrait dévôt si j'en étais capable, néanmoins je trouve que tu es bien lent à terminer ton tableau.

FÉLIX *à part.* S'il savait... *Haut.* C'est que je tiens à vaincre les difficultés du sujet... chaque instant du jour présente des effets de lumière inexplicables, car ce site est merveilleux, le vieux presbytère à droite, l'église à gauche, dans le fond, des montagnes et le lac de Constance se détachant sur un horizon d'azur, ah! c'est à faire bondir une âme d'artiste!

ALFRED. C'est possible; mais moi qui n'ai pas d'âme d'artiste à faire bondir, il me tarde d'en finir avec la Suisse, je suis à la veille d'en avoir une indigestion.

FÉLIX. Barbare, oses-tu bien parler ainsi de ce délicieux pays.

ALFRED. Oui, délicieux! de la neige à chaque pas; j'avoue que j'aimerais autant être ailleurs.

Air : Boléro du castillan à Paris. (Bruguière),

Pays divin que celui de la Suisse,
Pour l'œil charmé d'un nourrisson de l'art;
Là des glaciers, plus loin un précipice,
Puis des châtels (bis) étalés au hasard.
Mais j'aime bien mieux (bis) ma patrie,
Mon beau Paris, (bis) son gai tableau,
Paris, ville de l'industrie,
Et des plaisirs l'heureux berceau. bis.

FELIX. Cependant...

ALFRED *continuant.*

C'est pour l'amant de la simple nature
Un beau séjour, je n'en disconviens pas,
Là, des œufs frais, la crème la plus pure
Vous sont servis par fille aux doux appas.
Mais j'aime bien mieux ma patrie,
Les mets vantés du grand Chevet,
Des françaises l'agacerie
Le fin minois et l'œil coquet.

FÉLIX. Puisque tu pensais de la sorte, pourquoi m'avoir accompagné.

ALFRED. Pourquoi! l'ingrat, il ose demander pourquoi! mais parce que je n'ai pas voulu te laisser aller seul livré à l'ennui d'un long voyage. Je me suis dit : Alfred, ton ami Félix va partir... Il est de ton devoir, de ta bonne amitié de t'attacher à lui, et ne pas le quitter un seul instant. Et dès ce moment je t'ai suivi partout, aux spectacles, aux bals, à table... heint ce n'est pas là du dévoûment!

FÉLIX *attendri et lui prenant la main.* Mon ami, mon véritable ami.. certainement je n'oublierai jamais.

ALFRED. Et puis, vois-tu? mes créanciers voulaient m'envoyer à Clichy; j'ai trouvé plus court de venir en Suisse.

FÉLIX. Comment on te pressait autant, et tu ne l'es pas adressé à moi, c'est mal, c'est très mal.

FÉLIX. Dam, écoute donc, je ne suis pas sans pudeur non plus, je t'ai déjà beaucoup emprunté... je sais bien que je te rendrai cela quand ma vieille tante la marquise de Nanteuil m'aura laissé sa succession.... mais elle est tenace et ne déguerpira que quand elle ne pourra plus faire autrement.

FÉLIX *souriant.* Elle a grand tort en vérité.

ALFRED. Ne m'en parle pas les parens ne savent rien faire à propos; à la bonne heure ton oncle, en voilà un homme estimable, qui devrait leur servir de modèle à tous, il s'est exécuté de bonne grâce, au moins lui, il ne t'a pas fait trop attendre.

FÉLIX. Hélas! que ne s'est-il moins hâté.

ALFRED. Comment, tu le regrettes, toi son héritier, quel contresens!

FÉLIX. Au moins j'aurais su où trouver... mais non; la mort est venue le surprendre au moment où il achevait sa confidence... seulement le mot de Suisse qu'il s'efforçait de faire entendre en expirant, me donne à penser que c'est dans ce pays...

ALFRED. Et toi, âme généreuse, sur d'aussi vagues renseignemens, tu es parti tout aussitôt... mais nous avons parcouru presque tous les cantons, sans trouver le moindre indice, et j'ai bien peur que nous n'en soyons pour nos pas.

FÉLIX *avec tristesse.* Je le crains comme toi, mais laissons ce sujet, il m'attriste.

ALFRED. Aussi bien voici l'heure où les petites paysannes reviennent des champs, allons au-devant d'elles, cela te distraira.

FÉLIX *avec émotion.* Non, je reste!

ALFRED. Comme tu me dis cela! depuis quelques jours tu es rêveur, tu me caches quelque secret...

FÉLIX *vivement.* Moi, du tout, je t'assure.

ALFRED. Tu me conteras cela ce soir.

AIR :

Pardon, mon cher, si je te quitte.
Le plaisir m'appelle là bas.
Moi j'oh, j'y vole au plus vite
Afin qu'il ne m'attende pas.

Ta raison devançant ton âge,
Le tout peut s'arranger au mieux;
Pour toi, pour moi, veuille être sage,
Puisque je suis fou pour nous deux.

ENSEMBLE.

Pardon, etc.

FELIX.

Hé bien, mon cher, pars au plus vite
Puisque le plaisir est là-bas.
Si par raison, moi je l'évite,
Au moins, je ne le retiens pas.

[*Alfred sort.*]

SCENE V.

FELIX *seul.*

Il a raison, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire, c'est à la fois du bonheur et de la tristesse; quand Agathe paraît, je suis tout à l'admiration, oh! alors je suis heureux; oui, mais elle est si innocente, si pure, oserai-je lui déclarer un amour qu'elle ne partage sans doute pas? insensé, j'aurais dû la fuir.

AIR : *Tendres échos errant dans le vallon.*

Oui, je le sens, je fus bien imprudent
De m'exposer au pouvoir de ses charmes;
Mon cœur séduit dès le premier instant,
N'a pu la voir sans lui rendre les armes.
Me faudra-t-il fuir à jamais ces lieux
Et renoncer à l'espoir d'être heureux ?

Trop tard, hélas, connaissant mon erreur,
A ce péril, j'ai voulu me soustraire,
De l'oublier j'ai conjuré mon cœur;
Mon cœur sédoit fut sourd à ma prière.
Si je ne puis fuir à jamais ces lieux,
Amour au moins daigne me rendre heureux.

Mais que vois-je? c'est elle... Oh ! ne troublons pas sa mélancolie. (*Il se met à l'écart.*)

SCENE VI.

AGATHE, FELIX *d'abord caché.*

AGATHE. Qu'il me tardait d'être seule pour interroger mon cœur...

FÉLIX. Que veut-elle dire !.. écoutons... (*Il se retire derrière la madone.*)

AGATHE. Oh ! oui, je ne puis plus me le dissimuler à présent, Marguerite a bien lu dans mon âme... cette inquiétude, cette tristesse que j'éprouve, c'est plus que de l'amitié, c'est... de l'amour !...

FÉLIX, *à part.* De l'amour !

AGATHE. De l'amour, et pour qui? pour un homme qui ne peut être à moi...

FÉLIX, *à part.* Il se pourrait !

AGATHE, *lentement.* Car il est riche, lui, il a un beau nom !.. et moi je suis pauvre, obscure... il me regarderait en pitié sans doute... de la pitié... ô Félix!

FÉLIX, *à part.* Félix ! mais c'est donc moi !

AGATHE, *avec âme.* Et pourtant, je le sens, je l'aime.. oui je l'aime, plus que tout au monde.

FÉLIX, *à part.* O bonheur!...

AGATHE. Mais bannissons une pensée qui deviendrait coupable, puisque l'espoir même ne m'est point permis, ô mon Dieu ! soutenez-moi dans mes bonnes résolutions.

Air de Biquet.

Pourquoi bercer mon cœur
D'une vaine chimère,
Lorsqu'une peine amère
Doit payer mon erreur?

Elle se tourne vers la Madone et s'agenouille devant elle.

Sainte vierge Marie
Dissipez mes regrets,
Faites que je l'oublie.

FÉLIX *sortant subitement de derrière la madone et avec un geste suppliant.*

Jamais. (bis.)

AGATHE, *se relevant précipitamment.* Ciel !.. Monsieur Félix ! (*Elle se cache la figure dans ses mains et reste anéantie.*)

FÉLIX. Ah ! ne vous cachez pas ainsi, ange de bonté et de vertu... répétez-moi ce mot dans lequel est tout un avenir de félicité... oh ! répétez-moi que vous m'aimez?

AGATHE. Monsieur, ayez pitié de moi.

FÉLIX. Pitié de vous, Agathe, mais c'est moi qui ai besoin de toute votre pitié... car je suis fou... fou de bonheur... oh ! je puis donc aussi vous dire combien je vous aime...

AGATHE, *à part, et avec joie.* Il m'aime...

FÉLIX. Dès le premier jour où je vous vis agenouillée près de vos compagnes, comme un ange descendu du ciel, ce sentiment s'est emparé de moi... jusqu'à cette heure je n'avais osé vous l'avouer, dans la crainte d'effrayer votre cœur si pur, si angélique... vous le dirai-je? aussi dans la crainte d'un refus qui m'aurait tué Mais maintenant plus d'obstacles ! vous serez à moi, et le titre d'épouse !..

AGATHE, *avec entraînement.* Votre femme !.. ah ! vous ne me trompez pas, monsieur !..

FÉLIX. Moi vous tromper, Agathe ! quel soupçon injurieux !..

AGATHE, *avec confiance.* Eh ! bien non... je vous crois... j'ai besoin de vous croire... vous ne vous rirez pas de la pauvre jeune fille confiante en votre honneur... vous ne voudrez pas me faire de mal, à moi qui vous souhaite tant de bien... (*avec naïveté.*) Car, tous les jours je prie pour vous, monsieur Félix !

FÉLIX, *avec feu.* Chère Agathe !

AGATHE.

AIR *de l'Angelus.*

Oui chaque soir, avec ferveur
A Dieu j'adresse ma prière,
Lui demandant votre bonheur
Comme la grâce la plus chère.

FÉLIX.

Souffrez que je vous blâme un peu
D'importuner l'être suprême,
A quoi bon demander à Dieu
Ce que l'on peut faire soi-même ?

Il ne tient qu'à vous que je sois le plus heureux des hommes, et votre oncle à qui je vais parler...

AGATHE, *vivement.* Chut ! je l'entends... pas maintenant... pas devant moi... je vous en supplie...

SCENE VII.

Les Précédens, MURNER.

AGATHE, *allant au devant de lui.* Mon bon oncle!... vous voici !..

MURNER. Oui, ma bonne petite... je viens de faire ma tournée, j'ai visité presque tout le village... embrasse-moi, mon enfant... (*Il la baise au front.*) Ah ! vous voilà, monsieur D'Aiglemont? pardon de ne vous avoir pas d'abord aperçu... eh ! bien, êtes-vous toujours content de notre Suisse?.

FÉLIX. Plus que jamais, monsieur, et mon plus grand désir serait d'y passer ma vie.

MURNER. Je conçois... enthousiasme d'artiste... vous êtes séduit par nos magnifiques points de vue...

FÉLIX. Oui !.. tout ce que je vois ici me charme... m'enchante !. la nature s'y montre si belle !.. (*Il regarde Agathe qui rougit.*)

AGATHE, *avec intention.* Vous devez être bien fatigué, mon oncle !

MURNER. Un peu... c'est possible... depuis ce matin je suis en course... mais j'ai fait quelques heureux en route... ça m'a délassé... il n'y a rien qui soulage comme la vue de visages rians. Et puis, il faut bien que j'aille... j'ai encore de bonnes jambes... plusieurs de mes paroissiens ne peuvent plus s'aider des leurs... c'est à moi d'aller les trouver... d'ailleurs les orphelins, les indigens, les malades, tous ceux qui souffrent enfin, comptent sur moi... je ne dois pas les faire attendre...

FÉLIX. Excellent monsieur Murner !

MURNER. Ecoutez donc, je suis le pasteur.

AIR : *de la treille de sincérité.*

Ministre d'un Dieu grand et juste.
Le prêtre ici-bas doit savoir
De cette mission auguste
Accomplir le pieux devoir.
Notre morale est sans problème,
La charité la comprendra :
Fais au prochain comme à toi-même
Et le bon Dieu te bénira.

AGATHE. La marche a dû vous donner de l'appétit, mon bon oncle, venez-vous déjeuner?..

MURNER. Volontiers... voulez-vous faire comme moi, monsieur Félix?

FÉLIX. Je vous suis on ne peut plus reconnaissant... mais déjà ce matin...

MURNER. A votre aise; car j'espère qu'entre nous c'est sans cérémonie, allons conduis-moi, petite. (*Il rentre appuyé sur le bras d'Agathe qui sort en lançant à Félix des regards d'intelligence.*)

SCENE VIII.

FELIX, ALFRED *un peu après.*

FÉLIX. Oh ! non, je n'aurais pu lui cacher mon trouble, ma joie... et avant de lui avoir parlé à lui, lui seul... je ne dois pas...

Digitized by Google

ALFRED, *accourant effaré.* Ah! te voici!

FÉLIX. Mon Dieu, quel air effaré, qu'as-tu?

ALFRED. J'ai que je ne veux plus rester dans cette bicoque de village, où les jeunes filles sont sans principes, sans savoir vivre.

FÉLIX. Que t'est-il donc arrivé?

ALFRED. Une aventure miraculeuse, mon cher! cette imbécile de petite Watchmann, qui, pour un baiser, que je lui prends, m'applique le plus vigoureux soufflet. (*portant la main à sa joue.*) Oh! mais un soufflet!.... aussi, si tu veux m'en croire, viens terminer ton tableau sur des rives moins sauvages, fuyons ces lieux maudits.

FÉLIX. Fuir ces lieux! ah! puissions-nous y rester éternellement.

ALFRED. Ah! ça, es-tu fou?

FÉLIX. Non, mais amoureux, mon cher.

ALFRED. Amoureux? c'est synonyme, et de qui?

FÉLIX. D'un ange!..

ALFRED. D'un ange! c'est toujours comme ça... ce sont des anges avant... et ordinairement des démons après.. écoute: depuis que nous habitons ce pays, j'ai eu le temps de l'étudier moralement et physiquement, et malgré ce qui vient de m'arriver, je soutiens que les plus farouches pour les uns, s'humanisent pour les autres.

AIR : *Vaud. du Jaloux Malade.*

Rendre à chaque pays justice
Est de toute obligation:
Pas plus que la France, la Suisse
N'atteint à la perfection.
Oui j'ai pu par expérience
Apprendre, en ces climats vantés,
Que les bords du lac de Constance
Fourmillent d'infidélités.

FÉLIX. Oh! mais Agathe!..

ALFRED. Agathe, la nièce de monsieur Murner?

FÉLIX. Oui, mon ami, c'est elle que j'aime, et je suis décidé à demander sa main à son oncle.

ALFRED. Franchement tu es malade, mon pauvre Félix, épouser!.. allons donc!.. qui est-ce qui épouse maintenant?.

FÉLIX. Toutes mes réflexions sont faites, Agathe n'est pas riche, il est vrai, mais la part de la fortune de mon oncle qui m'appartient légitimement est plus que suffisante pour nous deux, et, dans le cas contraire, mes pinceaux... il n'en faut pas davantage pour être heureux.

ALFRED, *ironiquement.* Tu crois? (*à part.*) Ses pinceaux!. vivez donc avec des croûtes... (*haut.*) Tu ne te marieras pas.

FÉLIX. Qui m'en empêcherait?

ALFRED. Moi! car bien certainement je ne te laisserai pas faire cette sottise. Ah! tu ne sais pas jusqu'où peut aller le dévouement de l'amitié.

FÉLIX. C'est trop fort! aussi!

AIR : *c'est affreux.* (Les Premières Amours).

ENSEMBLE.

Malgré ce qu'il pourra faire
Pour tenter de réussir,
Je me marierai, j'espère,
Quel que soit son bon plaisir.

ALFRED.

Quoiqu'il ne m'écoute guère,
Je veux pourtant réussir,
Et le forcer à ne faire
Que suivant mon bon plaisir.

FÉLIX.

Ne suis-je donc plus le maître
D'agir comme je le veux?

ALFRED.

Non je te ferai connaître
Qu'en ce cas nous sommes deux.

FÉLIX, *à part.*

Un ami de cette sorte
Est embarrassant ma foi.

ALFRED.

Je veux, le diable m'emporte,
Te rendre heureux malgré toi.

ENSEMBLE

FÉLIX.

Malgré ce qu'il pourra faire, etc.

ALFRED.

Quoiqu'il ne m'écoute guère, etc.

ALFRED. Et, pour commencer, je ne te quitte pas plus... que ton ombre... ah! nous verrons...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, *sortant de l'église.* C'père Bourdichon n'a pas plus de tête qu'un banneton, il a encore oublié ses lunettes sur le lutrin. (*Les apercevant.*) Mais voilà nos voyageurs. (*Haut.*) A vous rencontre bien à propos, allez, messieurs; vous me voyez dans un fier embarras: j'vas me marier.

ALFRED, *à part.* Lui, aussi!. ah! ça, c'est donc une épidémie!

PETERS. Et, sans vous commander, je compte sur vous, monsieur Félix, pour...

FÉLIX. Sur moi!..

PETERS. Oui, j'aurais besoin de conseils.

FÉLIX. Excusez-moi, mon ami, mais en ce moment, j'ai une affaire qui m'occupe... tenez, demandez-en à monsieur, il est très fort sur ce chapitre là.

ALFRED, *à part.* Il médite quelque chose.

PETERS. C'est que j'aurais préféré que ce soye vous, parce que...

FÉLIX. Je vous le répète, je n'en ai pas le loisir... (*à part.*) Si j'écrivais à M. Murner. (*Il réfléchit.*)

PETERS. Puisque vous le voulez absolument. (*à Alfred.*) Eh! bien donc, monsieur d'Alfred, v'là de quoi qu'il est question... car, voyez-vous, le mariage est presque fait... il n'y manque plus que le consentement de la future... et celui de ses parens...

ALFRED, *souriant.* Bagatelle en effet!..

PETERS. Comme vous avez été éduqué à la ville, j'vous prierais, si c'était un effet de la votre, de lui faire ma déclaration,.. car quand j'suis près d'elle, j'peux pas parler...

ALFRED. Ainsi, il faut que je lui fasse la cour pour toi?.. bien!.. ça me va... et ta future, est-elle jolie?

PETERS. Ah! oui, qu'elle est jolie, et bonne et ferrée.

ALFRED. Comment ferrée?

PETERS. Sur tous les agrémens... de la civilité.

ALFRED. La première qualité me suffit. (*à part.*) Ca peut devenir très pittoresque, et puis avant de partir je ne serais pas fâché de me dédomager de mon soufflet. (*Haut.*) Et le nom de ta belle?

FÉLIX, *qui a semblé réfléchir jusque là.* Le voilà dans son élément... laissons-le et allons écrire à monsieur Murner. (*Il s'échappe.*)

ALFRED. Tu ne répond pas?

PETERS. Ah!.son nom! (*hésitant.*) Mais si ça vous était égal de ne pas le savoir?

ALFRED. Comment veux-tu que je lui parle, si je ne sais pas son nom? te défierais-tu de moi par hasard?

PETERS. Allons donc! du tout!.. (*à part.*) Ah ça pourquoi que je ne me méfierais pas de lui!.. j'ai envie de me méfier de lui,.. avec ça que...

ALFRED, *cherchant Félix.* Eh! bien, où est donc Félix? imbécille qui me fait causer... courons vite le rejoindre... (*Il va pour sortir.*)

PETERS. Imbécile! imbécille!.. ma'honnête!

ALFRED, *apercevant Murner qui sort de chez lui, son breviaire en main.* Eh! mais voici monsieur Murner... si je... c'est ça, profitons de l'occasion.

PETERS. Voilà M. le curé, si je lui délitais mon chapelet moi-même, ça serait plus sûr... c'est dit... je vais défiler..

SCÈNE X.

LES MÊMES, MURNER.

MURNER. Ah! c'est vous, monsieur Alfred?

ALFRED. Moi-même, monsieur Murner, je désirerais vous dire deux mots en particulier.

PETERS, *à part.* Ah! oui dà. (*haut.*) Monsieur le curé, je voudrais vous en dire un seulement... un seul... ça sera moins long.

Digitized by Google

MURNER. Mon ami, nous sommes à même de nous voir fréquemment, la politesse exige que monsieur.

PETERS. C'est juste, monsieur le curé. (*à part.*) C'est ça qu'il a été poli avec moi lui... (*Il reste en place.*)

MURNER, *avec bonté.* Tu m'as entendu?

PETERS. On ne peut mieux, monsieur le curé. (*à part.*) C'est comme si qu'il m'envoyait promener. (*haut*) Je m'en vas, monsieur le curé, j'm'en vas. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ALFRED, MURNER.

MURNER. Je vous écoute, monsieur?

ALFRED. *à part.* Allons, de la résolution!.. un petit mensonge s'il le faut... je sauve Félix, et nous nous sauvons ensuite. (*haut.*) Monsieur Murner... vos excellens procédés à notre égard, la manière tout à la fois noble et généreuse avec laquelle vous nous avez reçus, tout enfin, me fait un devoir de ne pas vous laisser ignorer plus longtemps ce qui se passe ici...

MURNER. Ce qui se passe ici?..

ALFRED. Oui, Monsieur, bien que Félix soit mon meilleur ami, l'indulgence de ma part, serait plus qu'une faiblesse; elle serait un crime. (*à part.*) Allons, je ne vais pas trop mal.

MURNER *inquiet.* Vous m'effrayez.

ALFRED *à part.* C'est parbleu bien mon intention. (*haut*) Apprenez donc que Félix aime mademoiselle Agathe.

MURNER. Il aime ma nièce. (*avec bonhommie.*) Mais cela ne m'étonne pas, monsieur, tout le monde l'aime dans ce pays.

ALFRED *à part.* Il paraît qu'il ne comprend pas, homme primitif. (*haut.*) Pardon, Monsieur, je me suis peut-être mal expliqué, mais vous qui êtes habitué à lire dans les cœurs, à voir dans les consciences, vous n'ignorez pas que l'affection a des nuances selon qu'elle est plus ou moins intime? que ce qui n'est qu'amitié aujourd'hui peut devenir amour demain.

MURNER *inquiet.* Eh bien!

ALFRED. Eh bien! c'est d'amour que Félix aime mademoiselle Agathe.

MURNER. D'amour! en êtes-vous bien sûr? (*à part.*) Et moi qui ne m'étais pas aperçu. (*haut.*) Et ma nièce.

ALFRED. J'ai tout lieu de penser qu'elle partage ses sentimens.

MURNER *à part.* Malheureuse enfant. (*haut.*) Oh! merci, monsieur, merci, de votre bienveillant avis, qui me met à même d'éloigner le danger avant, j'ose l'espérer, qu'il soit trop tard.

ALFRED *à part.* Frappons le dernier coup (*haut.*) Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus, monsieur, qu'une tante âgée, la seule parente qui reste à Félix, a projeté pour lui un mariage qui réunit toutes les convenances de fortune et de parenté.

MURNER *l'interrompant.* Merci, encore une fois, de cette franchise, vous m'avez bien jugé, et croyez que je ferais tout ce qui dépendra de moi pour justifier votre confiance. Mais justement voici M. Félix.

ALFRED *à part.* Diable, je ne voudrais pas qu'il me vît ici, il pourrait se douter.

MURNER. Laissez moi seul avec lui.

ALFRED. *à part.* Je ne demande pas mieux. (*haut.*) surtout qu'il ignore que c'est par moi.

MURNER *souriant.* Soyez tranquille.

ALFRED *à part en sortant.* Il ne se mariera pas.

SCENE XII.

MURNER, FELIX.

MURNER *à part.* O mon Dieu, fais qu'il se rende à la raison...

FÉLIX *une lettre à la main.* M. Murner ici... j'avais préparé cette lettre pour lui, mais puisque je le rencontre seul. (*il la serre, haut et s'avançant*) M. Murner.

MURNER *sévèrement.* Monsieur.

FÉLIX *hésitant.* Je venais pour...

MURNER. Pour me dire que vous aimez Agathe, n'est-il pas vrai?

FÉLIX *vivement.* Quoi vous savez. (*à part.*) Est-ce que part hasard Alfred... (*haut.*) Oui, monsieur, et vous demander sa main.

MURNER. Votre choix en honorant ma nièce, m'honore aussi, Monsieur, et par cette raison, il m'est bien pénible de ne pouvoir répondre à votre demande autrement que par un refus.

FÉLIX *stupefait.* Par un refus, monsieur, est-ce que ma position dans le monde.

MURNER. Précisément, M. Félix; écoutez-moi. Une jeune fille frappe vos regards, à vous jeune homme enthousiaste, vous la trouvez belle.. sans calculer que la beauté est un avantage bien fragile, vous la jugez douée de toutes les qualités sans avoir étudié et interrogé son cœur, vous mettez étourdiment à ses pieds votre hommage et votre nom... sans penser que de son côté, il peut surgir des empêchemens à la réalisation de vos désirs, sans peut-être vous souvenir, vous-même, du vœu de vos familles, d'engagemens pris par elles; que sais-je?

FELIX. Ah! Monsieur, je suis libre, entièrement libre de mes actions; du premier jour où je vis votre nièce, je l'aimai... mais je n'osai pas encore m'ouvrir à vous.

MURNER. Ce fut votre tort, monsieur, car en cet instant, je vous aurais dit: en échange de votre fortune, de vos talens, que vous apporterait mon enfant, un bon cœur, quelques vertus, que le vieux prêtre a su cultiver en elle, voilà tout.

FÉLIX. Ah! monsieur, n'est-ce donc pas assez?

MURNER. C'est bien peu dans le siècle où nous vivons; non, monsieur, je ne puis consentir, regardez devant vous, un brillant avenir vous attend, un riche établissement vous est destiné sans doute. C'est cet avenir que ma prudence veut vous empêcher de compromettre. pesez bien mes paroles, jeune homme, quand votre première ardeur se serait calmée, il ne vous resterait plus que le souvenir de votre imprudence. et le regret de l'avoir commise, alors, oh! alors, quelle que fût votre contrainte devant elle. Agathe ne saurait être heureuse.

FÉLIX. Ah! croyez-bien que mon amour sera éternel et notre bonheur aussi.

MURNER *à part.* Il insiste, je ne sais plus que lui dire. (*haut.*) Mais pensez-vous donc que de son côté Agathe...

FÉLIX *vivement.* Oh! monsieur qu'elle décide de mon sort. dites-le, permettez-vous?

MURNER *qui a paru réfléchir à part.* Allons, il n'y a que ce moyen. (*haut.*) J'y consens, Monsieur. (*à part.*) Elle fera son devoir, j'en suis sûr. (*haut.*) Laissez-moi lui parler et revenez dans une une heure.., recevoir sa réponse.

FÉLIX *donnant la main à Murner.* Dans une heure. (*à part.*) Elle consentira.

AIR:

Adieu, monsieur, je me retire,
Pendant que vous allez lui dire.
Combien il me paraîtrait doux,
De pouvoir être son époux.
Bien que je craigne sa sentence
Elle m'accueillera je pense
Si l'on doit accorder son cœur
A qui nous veut plus de bonheur.

ENSEMBLE. *à part.*

Elle est à moi bonheur suprême,
C'est bien certain puisqu'elle m'aime,
Elle ne peut me refuser,
Quand je m'offre pour l'épouser.

MURNER.

Ah! mon embarras est extrême,
Je vois hélas! combien il l'aime,
Puisqu'il offre de l'épouser,
Mais je dois la lui refuser.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

MURNER seul.

Non, il n'y a plus à hésiter, Agathe ne peut être à

Digitized by Google

lui... je ne veux pas qu'elle ait à rougir d'une faute qui n'est point la sienne, et je dois... mais la voici, mon Dieu, inspirez-moi, et donnez lui la force de supporter le coup que votre providence lui a réservé.

SCENE XIV.

MURNER, AGATHE.

AGATHE. Mon oncle, j'ai vu Marguerite ce matin et...

MURNER *l'interrompant.* Je sais ce que tu veux dire; j'y avais pensé, je lui ai envoyé le petit secours dont je pouvais disposer.

AGATHE. Que vous êtes bon, mais elle n'a que vous et sans vos bienfaits.

MURNER. C'est à moi de remercier les malheureux, car ils me donnent l'occasion d'exercer une des plus belles vertus du pasteur, la charité. Mais écoutez moi, Agathe, car moi aussi j'ai à vous parler.

AGATHE. Quel ton solennel, de quoi s'agit-il donc, mon oncle?

MURNER. D'une chose grave, mon enfant, il s'agit de tout un avenir, de l'avenir d'une personne bien chère à mon cœur.

AGATHE *à part.* Ah mon Dieu! se douterait-il. (*haut avec crainte.*) Vous m'effrayez.

MURNER. Rassure-toi... M. Félix vient de me demander ta main.

AGATHE *à part.* Vraiment. *Avec timidité et baissant les yeux.* Eh bien! mon oncle.

MURNER. Eh! bien mon Agathe, pour ton bonheur, ta tranquillité, j'ai cru devoir refuser.

AGATHE. Pour mon bonheur, dites-vous! (*pleurant.*) Ah! mon oncle, qu'avez-vous fait?

MURNER. Il est donc vrai, tu l'aimes aussi toi *à part.* Malheureuse enfant, que de larmes elle se prépare.

AGATHE *pleurant.* Ah! pardonnez-moi si je ne vous l'ai pas dit encore, mais moi-même je l'ignorais, je vous le jure, et ce n'est que d'hier que mon cœur a dit : c'est lui, c'est lui que j'aime!

AIR : *Voilà trois ans.* (Michel et Christine.)

Oui mon bon oncle, c'est en vain,
Que j'ai tenté de m'en défendre,
Il faut céder à son destin.
Et mon cœur s'est laissé surprendre.
Oui je crois qu'un charme secret
M'attire à lui, malgré moi-même;
Je ne sais comment ça se fait,
Plus je résiste, plus je l'aime.

Pleurant. Mais je refuserai, puisque vous l'ordonnez, j'en mourrai, je le sens, mais je vous aurai obéi... j'aurais fait mon devoir.

MURNER *attendri.* Mourir, toi! tu veux donc laisser seul sur la terre, le vieillard qui t'a élevée? qui a eu pour toi tout l'amour d'un père? peut-être même le maudiras-tu à ta dernière heure!

AGATHE *pleurant.* Oh! non, jamais; pardon, pardon, mon oncle.

MURNER. Je le vois, j'ai trop compté sur tes forces, ce fatal amour, tu ne peux le vaincre.

AGATHE. Oh! je suis bien malheureuse.

MURNER. Oui bien malheureuse, car la providence te réserve d'autres épreuves.

AGATHE *avec effroi.* Ciel! mais qu'allez-vous donc m'apprendre encore!

MURNER *à part.* Mon Dieu, vous l'avez voulu. (*haut.*) Ecoute, mon enfant, depuis 16 ans, je te donne le nom chéri de nièce (*Pouvant à peine retenir ses larmes.*) Eh! bien, Agathe, je te trompais, je ne suis pas ton oncle.

AGATHE *avec stupeur.* Vous n'êtes pas mon oncle! oh! mais qui suis-je alors?

MURNER.

AIR : *de Bonaparte à Brienne.*

Je m'aperçois à ton effroi
Qu'à peine tu peux m'en croire,
Je vais te dire ton histoire:
Ma chère enfant, écoute-moi.
Tout nouveau dans cette cure,
Voilà seize ans de cela.
Au fort d'une nuit obscure,
A ma porte l'on frappa.
Je cours ouvrir sans hésiter;
Une jeune femme s'élance
A mes pieds, puis avec instance
Me conjure de l'écouter.
Quoique d'une beauté pure,
Elle faisait peine à voir;
On lisait sur sa figure
Le plus affreux désespoir.
Un sourire à moi vint s'offrir,
Et je sondai si bien son âme,
Qu'enfin la malheureuse femme
M'avoua qu'elle allait mourir.
A l'aurore de sa vie,
Victime d'un suborneur,
Elle avait fui sa patrie
Pour cacher son déshonneur.
Mais tombant sous les coups du sort
Dans la plus affreuse misère,
Quoique sur le point d'être mère,
Elle allait se donner la mort.
Du crime qu'elle médite
Je lui dévoile l'horreur,
Bientôt ma maison l'abrite
Et chacun la croit ma sœur.
De tout bon prêtre l'humble toit
A l'infortuné doit retraite,
Aussi je lui payai ma dette,
Car son malheur était son droit.
Mais hélas! douleur profonde!
Il fallut bientôt la voir
Mourir en mettant au monde
Sa fille, son seul espoir.
Hélas! c'était toi, cet enfant,
Et devant ta mourante mère
Je te promis l'amour d'un père...
Ai-je bien tenu mon serment?

AGATHE *se jetant dans ses bras.* Ah! Monsieur, ah! mon père.

MURNER *la pressant sur son cœur.* Oui, ma pauvre Agathe, je le serai toujours, puisque celui que la nature t'avait donné, a renoncé à ce titre si doux. Tu pleures, pauvre enfant; le ciel m'est témoin que j'aurais voulu pouvoir toujours te cacher ce secret.

AGATHE, *se cachant la figure dans ses mains à part.* Malheureuse. (*après un moment de silence prenant avec résignation la main de Murner.*) Merci, monsieur, oh! merci, vous m'avez bien jugée. Je serai digne de vous, vous n'aurez point à rougir de la pauvre Agathe, oh, mais vous ne m'abandonnerez jamais, vous, n'est-ce pas.

MURNER. Jamais, mon enfant, ma fille chérie... ta place sera toujours sur mon cœur. (*ils s'embrassent étroitement.*)

AIR : *Muse des bois.*

Oui, mon enfant, je t'en fais la promesse,
Je resterai toujours ton protecteur,
Oui, je le veux par ma vive tendresse
Faire oublier s'il se peut ton malheur.
Et quand enfin mes yeux à la lumière
Se fermeront, suivant l'humaine loi,
Du haut du ciel avec ta bonne mère
Le vieux pasteur saura veiller sur toi.

Et maintenant je réclame un sacrifice, tu vas voir M. Félix pour la dernière fois, c'est de ta bouche qu'il doit apprendre son sort.

AGATHE. O mon Dieu, qu'exigez vous là?

MURNER. Il le faut, mon enfant; je l'ai promis. D'ailleurs, il me croirait peut-être moins...il pourrait penser que l'autorité...

AGATHE *l'interrompant.* Vous si bon. (*avec effort.*) Je lui parlerai.

MURNER. Le voici.

AGATHE *lui serrant le bras.* Ah! mon père.

MURNER. Du courage, ma fille!

Digitized by Google

SCENE XV.

Les précédens, FELIX.

FÉLIX. Eh bien monsieur?
MURNER *montrant Agathe*. Interrogez-la.

FINAL.

ENSEMBLE.

FÉLIX.

AIR : *musique de M. Barbot.*

Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,

AGATHE.

Ah! quelle douleur extrême
De perdre celui que j'aime.

MURNER

Ah? son chagrin est extrême
De perdre celui qu'elle aime.

FÉLIX.

Puis-je espérer que votre cœur
Consente à faire mon bonheur.
Le bonheur de toute ma vie?
Parlez, parlez! je vous en prie.

AGATHE, *à part.*

Grand Dieu! quel est mon embarras!

FÉLIX

Eh quoi! vous ne répondez pas.

ENSEMBLE.

FÉLIX.

Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même.

AGATHE.

Ah! quelle douleur extrême
De perdre celui que j'aime.

MURNER.

Son embarras est extrême
Refuser celui qu'elle aime.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED, *puis* PETERS.

ALFRED. *arrivant d'un coté.*

Il est encor ici! voyons donc ce qu'il fait.

PETERS. *arrivant d'un autre.*

Que se passe-t-il donc, moi je suis inquiet!

MURNER, *à Agathe.*

Allons, ma fille, à ton serment fidèle,
Fais ton devoir.

FÉLIX.

Eh! bien mademoiselle?
Acceptez-vous ma main?

AGATHE.

Mais... (*Apres avoir regardé Murner.*) je ne puis!

FÉLIX.

O ciel est-il possible.

PETERS, *à part.*

Là, je l'aurais gagé par moi son cœur est pris,
C'est pour moi seul qu'il est sensible,
Au reste je n'en suis pas surpris.

ENSEMBLE.

PETERS.

Ah! d'un bonheur suprême
Je me sens enivré.
Car de celle que j'aime,
Sûr je suis adoré.

FÉLIX,

Quoi, trahir elle-même
Un serment si sacré.
D'une douleur extrême
Mon cœur est penetré.

AGATHE.

D'une douleur extrême
Mon cœur est penetré.
Perdre celui que j'aime,
Je crois que j'en mourrai.

MURNER.

Quoique d'amour extrême
Son cœur soit penetré,
Loin de celui qu'elle aime,
Ah je la guérirai.

ALFRED.

Grâce à ce stratagème
Dont longtemps je rirai,
Je vois, aujourd'hui même,
Le départ assuré.

(*La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le salon du Pasteur. Ameublement modeste, porte latérale, porte au fond donnant sur le jardin, fenêtre latérale, table, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, *puis* PETERS.

Agathe assise près d'une table, tient de l'ouvrage entre ses mains; mais elle ne travaille pas; elle essuie une larme et reste absorbée dans ses réflexions.

PETERS, *entrant par le fond et à part.* Comme elle est triste, comme elle est chagrine depuis hier!... Elle m'entend seulement pas entrer... ça me fend le cœur de la voir comme ça.

AGATHE, *à part et sans voir Peters.* Que doit-il penser de moi!

PETERS, *à part et toujours au fond.* Elle m'a pas entendu... toussons... (*il tousse doucement, à part.*) Je me fais l'effet d'une cloche fêlée.

AGATHE, *à part toujours dans ses réflexions.* Ma conduite doit lui paraître inexplicable.

PETERS, *de même.* J'crois qu'elle cause toute seule, si c'était de moi!.. oh! oui, ça ne peut être que de moi, d'après la chose d'hier!.. j'peux plus y tenir... faut que j'y parle... (*haut s'approchant et tremblant.*) Mamzelle Agathe. (*Il recule subitement.*)

AGATHE, *surprise et cherchant à cacher ses larmes.* Ah! c'est vous, monsieur Peters! (*avec inquietude.*) Vous étiez là?

PETERS, *indiquant la porte du fond.* Oui, j'étais là, mais j'osais pas avancer... je...

AGATHE, *vivement et l'interrompant.* Vous avez entendu!

PETERS, *balbutiant.* Entendu? oh! non... j'ai rien entendu... (*à part.*) Comme elle tremble!.. c'est de moi qu'elle parlait, c'est sûr... (*haut.*) J'étais venu pour... pour demander à monsieur le curé... à monsieur votre oncle...

AGATHE, *à part.* Mon oncle!

PETERS. S'il avait eu là... si je pouvais... parce que d'abord... (*à part.*) Suis-je ty bête!.. suis-je ty bête!.. mais vas donc, brute (*Il s'excite, haut.*) Et puis comme on dit... il faut que... (*s'essuyant le front.*) Dieu! qu'il fait chaud aujourd'hui.

AGATHE, *rassurée.* Oui, monsieur Peters.

PETERS. Monsieur le curé est-il sorti, mademoiselle Agathe?

AGATHE. Non, monsieur Peters.

PETERS, *à part.* Oui... non... pas moyen d'entamer la conversation. (*haut.*) Mamselle Agathe!..

AGATHE. Monsieur Peters!

PETERS. Mamselle... mon Dieu, comme vous avez les yeux rouges! on dirait que vous avez pleuré (*a part.*) Ouf!.. v'là que j'commence.

AGATHE, *affectant un air calme.* Moi! vous vous trompez, qu'elle raison aurais-je pour pleurer! ne suis-je pas heureuse?

PETERS, *s'enhardissant.* C'est-à-dire que vous l'étiez encore hier... mais depuis que ce monsieur Félix...

AGATHE, *agitée.* Monsieur Félix!.. (*a part.*) Se douterait-il!

PETERS. Certainement que c'est un jeune homme très bien... qu'a fait des études inconséquentes, qui peint que c'est à couper au couteau! un artiste consumé, comme dit monsieur le curé... un beau garçon comme disent les jeunes filles et un bon garçon comme disent les papas; mais voyez-vous, ces beaux messieurs là faut pas s'y fier; ils vous enjolent les jeunes filles, que c'est une bénédiction! que c'est horrible à voir.

AGATHE, *avec dignité et l'interrompant.* Monsieur Peters, vous oubliez sans doute à qui vous parlez.

Digitized by Google

PETERS, *reculant de frayeur et à part.* Il paraît que j'ai dit des gros mots... c'est égal je suis lancé comme une cloche quand elle est en volée. . (*haut.*) D'ailleurs, mamselle, je dois plus rien vous cacher, d'autant que... çà m'étouffe, voyez-vous ! et puisque monsieur le curé (*à part.*) ma foi, tant pis, j'vas risquer le paquet. (*haut.*) Oui, mamselle, monsieur le curé a dû vous dire....

SCENE II.

LES PRECEDENS, MURNER, *entrant par le côté.*

MURNER. Eh ! bien Peters, que lui veux-tu à monsieur le curé? le voilà.

AGATHE, *à part.* J'étais au supplice.

PETERS, *à part.* Bon ! v'là l'bourdon qui m'tombe sur la tête... (*haut.*) Je disais comme ça à mamselle Agathe qu'il faisait très beau et qu'il y aurait joliment du monde à la prière. (*à part.*) Comme c'est adroit!... c'est égal, j'suis horriblement vexé.

MURNER, *souriant et baisant Agathe au front.* Aussi je t'engage à aller sonner le premier coup, si tu ne veux être en retard.

PETERS, *se retirant.* Oui, monsieur le curé... j'vas, j'vas sonner le premier coup. . (*à part.*) Allons elle ne saura encore rien de ma propre organe... Dieu ! que c'est humiliant !. si je me fachais ! non, ça fait du mal. (*haut.*) J'y vas, monsieur le curé.

AIR :

Pour sonner l'coup d'la prière,
Je m'en sauv' jus qu'au clocher.
(*A part.*) Je r'viendrai bientôt j'espère,
Car j' m'en vas me dépêcher.
G'nia toujours quelque anicroche
Qui m'force, c'est comme un guignon.
A r'mettr' mon amour sous cloche.
Gare un jour le carillon.

ENSEMBLE.

Pour sonner, etc.

MURNER.

Tu ne veux pas je l'espère
En ce moment me fâcher,
Va donc sonner la prière,
Car l'heure doit s'approcher. (*Peters sort.*)

SCENE III.

MURNER, AGATHE.

MURNER. Mon enfant, tu as encore pleuré.

AGATHE, *pleurant.* Ah ! monsieur !..

MURNER. Monsieur !.. Agathe, ne suis-je donc plus ton père, ton meilleur ami ?

AGATHE, *sejetant dans ses bras.* Mon père ! ah ! pardonnez-moi.

MURNER. Te pardonner... oh ! oui je te pardonne, car je comprends ta douleur... mais, mon Agathe, mon enfant chérie, ne te laisse pas abattre ainsi. . et puisque Dieu ne l'a pas voulu, sache te résigner.

AGATHE, *soupirant.* Ah !

MURNER. Espère ta guérison du temps et dans quelques mois, quand tu seras habituée à ne plus le voir, car après ce qui s'est passé, il ne peut, il ne doit plus se présenter ici, ta douleur finira par se calmer, et tu pourras encore avoir de beaux jours.

AGATHE, *de même.* J'en doute, mon père.

MURNER. Espère, te dis-je, et Dieu prendra pitié de toi... allons, sèche tes larmes, et tâche de l'oublier.

AIR *des Gymnasiens.*

Ma chère enfant, pardon si je te quitte,
En d'autres lieux m'appelle la douleur,
Car tu n'es pas, crois bien, chère petite
Seule ici bas victime du malheur.

AGATHE.

Allez, mon oncle, allez sans plus attendre,
Porter secours à ceux qui sont souffrants,
(*Apart.*) Hélas! ses soins, son amitié si tendre,
Ne peuvent rien pour calmer mes tourments.

ENSEMBLE.

Oui, mon bon oncle, allez et qu'au plus vite
Vous soins si doux calment que que douleur,
Je ne veux pas retarder la visite
Que tous les jours vous rendez au malheur.

MURNER.

Ma chère enfant, etc.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

AGATHE, *seule.*

L'oublier !.. ne plus penser à lui !.. oh ! mon Dieu!. mais cela est impossible, je le voudrais que ma faiblesse viendrait trahir ma résolution !..

(En ce moment on entend le premier coup de la prière.)

Voici l'heure où je priais pour lui, pour son bonheur, et lui à genoux près de moi, il priait aussi... pour moi peut-être !.. et maintenant !.. oh ! maintenant je ne le verrai plus. (*Elle regarde tristement au dehors.*) Grand Dieu, c'est lui !.. il se dirige de ce côté !. que veut-il !.. comment lui cacher mes larmes ?.. (*elle est éperdue.*) Ah ! qu'il ne s'aperçoive pas...

(Elle va pour sortir par une porte latérale quand Félix entre.)

SCENE V.

AGATHE, FÉLIX.

FELIX. Pardonnez mademoiselle... je venais pour parler à monsieur votre oncle et j'espérais le rencontrer ici.

AGATHE, *sans le regarder et avec émotion.* Mon oncle, monsieur, ne va pas tarder à rentrer... veuillez l'attendre... (*Elle va pour sortir.*)

FELIX. Vous vous retirez, mademoiselle, si ma présence vous importune, vous déplait, c'est à moi de vous céder la place. (*il va pour sortir.*)

AGATHE, *troublée et sans le regarder.* Je n'ai aucun motif, monsieur... mais je croyais qu'après...

FELIX. Qu'après ce qui s'est passé hier, voulez-vous dire, vous deviez vous soustraire aux reproches d'un homme que vous avez cruellement trompé.

AGATHE, *à part et avec étonnement.* Ah ! comme il me traite !

FELIX, *continuant.* Qui a cru, l'insensé !. qu'élevée dans ces montagnes qui devraient être l'asile de la simplicité et de toutes les vertus, votre jeune cœur ne saurait ni feindre, ni mentir... comme je me suis abusé !.. ces douces paroles, ce candide abandon, tout cela n'était qu'une amère dérision, car vous étiez libre, vous pouviez disposer de votre main.

AGATHE, *avec dignité.* Oui, monsieur, vous avez raison... j'étais libre... aucun devoir, aucune volonté n'est venue s'interposer entre vous et moi... j'ai refusé l'offre de votre main, comme je la refuserais encore... (*avec larmes.*) Dieu sera juge, monsieur, entre ce refus et vos reproches. (*à part.*) Mon Dieu, soutenez mon courage.

FELIX. Mes paroles, je le vois, vous ont irrité, mademoiselle, pardonnez-moi... car telle n'était pas mon intention... mais soyez sans crainte pour l'avenir... mes reproches ne vous fatigueront plus... aujourd'hui même je quitte ce pays.

AGATHE, *à part.* Il part et je ne puis me justifier.

FELIX. Et je dois le dire avec franchise, si le hasard ne m'eût procuré cette entrevue, c'est par monsieur votre oncle que vous eussiez appris mon départ.

AGATHE, *à part.* Comme il me méprise. (*haut.*) Je vous approuve, monsieur... partez, oubliez-moi... que je ne sois un obstacle ni à votre avenir, ni à votre bonheur.

SCENE VI.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, *en entrant à part.* Ensemble ! je l'aurais parié. (*il écoute.*)

AGATHE, *à part.* Son ami !. mon Dieu, je te remercie.

Digitized by Google

FELIX, *avec effort*. Vous oublier !.. oui je sens que j'en aurais la force.

ALFRED, *a part*. Diable ! il me semble que cette force là est bien faible ! et que cela tourne au pathétique. (*Haut.*) Pardon, mademoiselle ! eh bien, Félix je te cherche depuis une heure. (*il salue Agathe.*)

AGATHE, *sortant*. Adieu, monsieur. (*a part.*) Adieu pour toujours. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ALFRED, FÉLIX.

FELIX *hors de lui*. La coquette, pas un mot de consolation, oh ! oui, je l'oublierai.

ALFRED, Eh bien, tu l'as entendue, elle ne veut être un obstacle, ni à ton avenir, ni à ton bonheur; c'est ce qui s'appelle un congé en bonne forme.

FÉLIX. Et pourtant plus d'une fois j'ai surpris des larmes dans ses yeux, sa voix était tremblante.

ALFRED. C'était la colère, le dépit, les femmes sont comme cela. Démasquez leurs ruses, ce sont des ennemies mortelles que vous faites.

FELIX. Je l'aimais, il est vrai, oh ! bien sincèrement, et me tromper de la sorte.

ALFRED *riant*, Ah ! çà, mon cher, tu n'es pas de notre siècle.

AIR : *Du courage*. (Les charmettes.)

Faut-il pour une belle
Ainsi se désoler,
Quand son cœur infidèle
Vient de se révéler.
Souvent femme varie,
C'est bien ancien déjà,
Et ce serait folie
De se pendre pour ça.
Soit plus sage,
Qu'une autre venge ton honneur;
A ton âge,
L'amour volage,
C'est le bonheur.

FELIX. Tu plaisantes toujours, Alfred, tu ne sais pas, tu ne peux pas comprendre ce que causent de tourment une espérance déçue, tout un avenir de bonheur détruit, mais je tiendrai ma parole, aujourd'hui même je partirai.

ALFRED. Comment sans moi, sans ton meilleur ami.

FÉLIX. Mais ce départ doit t'arranger, toi qui me tourmentes depuis si longtemps pour retourner en France (*à part.*) Si jeune, et pourtant...

ALFRED. Eh ! bien, et la petite Watchmann que deviendrait-elle?

FELIX. Ne m'as-tu pas dit qu'elle t'avait très mal reçu.

ALFRED. Ah ! oui, ce soufflet, oh ! tout cela est bien changé depuis. J'ai pu me convaincre que ce soufflet était une allégorie touchante, cette femme là m'adore, mon cher, elle est folle de moi, et quand elle se verra abandonnée, trahie, elle est capable de faire quelque sottise, de courir après moi.

FÉLIX *avec ironie*. Allons donc, ne crains rien, les femmes savent se consoler m'as-tu dit souvent, et ce soir j'espère que nous serons loin d'ici... (*a part.*) Ah ! pourquoi y suis-je venu.

ALFRED. Vraiment, tu quitterais aussi subitement un pays superbe, où nous commencions à nous acclimater; des sites merveilleux, et des effets de lumière admirables ! le sang, mon cher, un sang magnifique.

FELIX. Te voila partisan de la Suisse maintenant, cependant hier encore...

ALFRED. Tes raisonnemens m'ont convaincu, à présent je ne rêve plus que Suisses et Suissesses surtout, Oh ! la Suisse, j'en suis fou.

AIR : *de la walse de Jacquemin*.

Oui de la Suisse,
Que Dieu bénisse,
Mon cœur est vivement épris,
Et ce village
Presque sauvage
Me semble plus beau que Paris.
Que sur ses monts la glace se hérisse,
J'en rends hommage à la divinité
Qui l'y plaça pour que le moindre suisse
Pût boire frais même au cœur de l'été.
Oui de la Suisse, etc.
Quoique les mœurs y soient un peu sévères,
Un tel pays doit plaire aux gens de goût ;
Car ses tendrons, ma foi, ne le sont guères,
Et les maris y sont... comme partout.
Oui de la Suisse, etc.

FELIX. Je partirai donc seul.

ALFRED. Seul... allons donc ! est-ce je ne suis pas ton ami, ton inséparable, et puisque tu le veux absolument... Cependant cette pauvre petite Vatchmann, qui est si gentille, je regrette de la quitter aussi brusquement.

FÉLIX. Bah ! une coquette, comme les autres.

ALFRED. Au fait, elle se consolera, je ne suis pas le seul homme aimable au monde.

SCENE VIII.

Les Précédens, MURNER.

MURNER *à part*. M. Félix aurait-il cherché à revoir Agathe. *haut*. Vous ici monsieur.

ALFRED *a part*. Gare l'explication.

FÉLIX. Ma présence, monsieur, a droit de vous étonner, de vous alarmer même; mais quand vous en connaîtrez le motif, vous n'y verrez plus qu'un acte de déférence. Je venais vous faire mes adieux avant de quitter ce pays.

MURNER *étonné*. Vous partez, *a part*. Je respire.

FÉLIX. Oui, monsieur, mais en même temps ma visite était intéressée et je venais réclamer un dernier service de votre obligeance.

ALFRED *a part*. Que veut-il encore, j'ai toujours peur qu'il ne découvre.

MURNER. Parlez, monsieur, et si je puis vous le rendre, croyez que ce sera avec plaisir, avec joie que je vous donnerai cette dernière marque de mon estime.

FELIX. Vous le pouvez mieux que personne, mais comme je ne veux pas abuser de vos instants, et que j'ai hâte de quitter ce pays, voici, Monsieur, tous les renseignemens relatifs au service que j'attends de vous. quand vous en aurez le loisir, daignez vous en occuper et m'instruire du résultat de vos recherches, comptez sur ma reconnaissance.

MURNER. Croyez que je ferai comme pour moi-même.

FELIX *avec émotion lui prenant la main*. Adieu, monsieur, votre bonne amitié me sera un doux souvenir.

MURNER *attendri*. M. Félix, puisse votre voyage être heureux, (*Tendant la main à Alfred.*) M. Alfred!

ALFRED. Adieu, monsieur le curé. *a part*. J'ai là comme un remords d'avoir trompé ce brave homme.

AIR *des Blouses*.

Adieu, monsieur, ayez en l'assurance,
Bien qu'éloignés nous penserons à vous,
Et quelque soit notre amour pour la France,
Votre pays a des charmes pour nous.

FELIX.

Recevez donc nos adieux, nos hommages,

ALFRED.

Je n'oublierai jamais, j'en suis certain,
Les qualités.. de vos jeunes fromages
Et les vertus.. de vos vieux vins du Rhin.

ENSEMBLE.

MURNER.

Adieu, messieurs, ayez en l'espérance
Bien qu'éloigné je vais penser à vous
Le souvenir de mes amis de France
Croyez-le bien me sera des plus doux.

FELIX ET ALFRED.

Adieu, monsieur, etc.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MURNER, *seul.*

Le bon jeune homme! il s'éloigne sans murmurer, son âme est aussi belle que son amour était sincère. Combien ma pauvre Agathe eut été heureuse avec lui, la providence ne l'a pas voulu, respectons ses décrets; mais que peuvent renfermer ces papiers qu'il m'a remis; ils doivent m'expliquer, a-t-il dit, le service qu'il attend de moi. (*il s'assied à une table sur laquelle il dépose les papiers.*) Si je pouvais encore avant son départ lui être utile, ce serait au moins lui prouver tout l'intérêt que je lui porte. Examinons-les. (*il s'assied devant la table et compulse les papiers.*)

SCENE X.

MURNER, PETERS.

PETERS *entrant et à part.* Bon! il est seul; ma foi j'vas lui aire ma déclaration, y n'y a pas moyen d'y tenir; j'étouffe dans mon individu de sonneur. (*s'avançant.*) M. le curé.,.

MURNER *sans faire attention et ouvrant les papiers.* Ah! c'est toi, Peters, eh! bien? que me veux-tu encore?

PETERS. M. le curé, c'est toujours pour l'affaire en question, vous savez bien l'affaire d'hier.

MURNER *lisant.* Ah! oui, tu voulais...

PETERS C'est çà, monsieur le curé, c'est ça.

MURNER *avec distraction lisant toujours.* Eh! bien, tu m'en reparleras. (*à part*) Cette lecture m'intéresse à un point.

PETERS. C'est ça, je vous en reparlerai... et tout de suite, monsieur le curé, si vous voulez bien permettre, avec ça que ça dépend de vous, que ça vous est aussi facile qu'à moi de boire un verre de Genièvre, c'est pour mon mariage.

MURNER *lisant.* Ah! ton mariage; mais, mon garçon, je n'y mettrai aucun empêchement, je pense d'ailleurs que tu as fait choix d'une honnête fille.

PETERS *vivement.* Honnête, sage et belle, ah belle, enfin toutes les herbes de la St-Jean; *avec timidité.* Au surplus, mamselle Agathe...

MURNER. Ma nièce connaîtrait la personne?

PETERS. Dans la plus grande intimité, M. le curé, (*à part.*) Ma foi le grand mot est lâché.

MURNER *sans l'entendre se lève précipitamment.* Grand Dieu, il se pourrait.

PETERS *à part faisant un saut en arrière.* Hein! qu'est-ce qu'il a donc M. le curé? (*se rapprochant et avec joie.*) Il a l'air furieusement content tout de même.

MURNER. O mon Dieu, merci, merci de ta bonté infinie, ma vieillesse aura donc encore quelques beaux jours.

PETERS *à part.* Oui respectable vieillard, je tâcherai de t'en procurer une foule de beaux jours.

MURNER. Peters, qu'est-ce que tu disais? Ah! que tu aimais, que tu voulais te marier, c'est bien, oui, je parlerai pour toi, je te le promets.

PETERS. Ah! M. le curé que vous êtes bon. (*à part.*) Il consent, quel bonheur.

MURNER *à part et hors de lui.* Ah! ma pauvre Agathe, mon enfant d'adoption, tu seras donc heureuse.

PETERS *à part.* Si elle le sera, oh oui. (*haut.*) et moi donc, monsieur le curé, tenez, j'en deviens fou d'avance.

MURNER *même jeu.* Agathe, ma chère enfant, va la chercher, Peters; qu'elle vienne de suite.

PETERS. Oui monsieu le curé. (*Il va pour sortir,*)

MURNER *même jeu.* Non arrête, Peters, qu'allais-je faire. ma tête se perd.

PETERS *revenant.* Oui, monsieur le curé. *a part,* Qu'est-ce qu'il a donc, jamais je ne l'ai vu comme ça.

MURNER *a part.* Et s'il refusait!

PETERS *qui a entendu.* S'il refusait, je voudrais bien voir ça, ça serait drôle, ou plutôt ce serait un fier drôle, il ne refusera pas.

MURNER. Tu vas tout de suite courir après M. Félix.

PETERS. M. Félix.

MURNER. Lui dire de venir me trouver sans retard, que j'ai à lui parler. (*le voyant immobile.*) Eh! quoi tu es encore là.

PETERS. Comment, monsieur Félix qui... que...

MURNER. Mais vas donc, te dis-je. (*a part,*) Oh! il se conduira en honnête homme, j'en suis sûr.

PETERS. Tenez, monsieur le curé, y faut que ça soye vous. pourque j'aille parler à ce M. Félix. (*a part.*) Ah j'y pense, c'est peut-être pour qu'il soye mon témoin, c'est méchant tout de même.

Air : *Vaudeville du Pont des Arts.*

Oui, je pars sans plus attendre,
Qu'il fasse ou non le rétif,
En ces lieux il va se rendre,
Car je l'amene mort ou vif.

MURNER.

Ne perds pas une seconde.

PETERS à part.

Va-t y bisquer, jarnigoi.

MURNER.

Sur ton zèle je me fonde

PETERS.

Je m'en vais fair' comm' pour moi.

ENSEMBLE.

Oui je pars sans plus attendre, etc.

MURNER.

Mais pars donc sans plus attendre
Sois donc, plus prompt et plus vif.
Il doit ici tout apprendre
Le moment est décisif. Peters sort.

MURNER. O mon Dieu, inspire-moi pour mener à bien cette œuvre de réparation.

PETERS *revenant.* Ma foi, monsieur le curé, quand on parle du loup, comme on dit, on en voit... voilà justement M. Félix.

MURNER *avec joie.* Il n'est pas parti, tant mieux.

SCENE XI.

Les Mêmes, FELIX *entrant.*

FELIX. Pardonnez-moi! monsieur, si je me présente encore une fois devant vous, mais au moment de monter à cheval pour m'éloigner de ces lieux, je me suis aperçu que j'avais oublié de vous remettre un objet qui pourra vous aider beaucoup dans les recherches que vous avez bien voulu me promettre de faire. *lui donnant un médaillon.* Ce portrait...

MURNE, *le prenant.* Donnez. (*l'examinant et a part.*) Oh oui, c'est elle, c'est bien elle! malheureuse mère!

PETERS, *a part.* Que diable! qu'est-ce que c'est que ce méchant petit tableau qu'il vient de lui donner?

MURNER, *se remettant.* Je suis heureux de cette circonstance, monsieur... car moi-même je vous envoyais chercher... j'avais à vous entretenir...

FELIX, *l'interrompant.* Je suis à vos ordres, monsieur.

PETERS, *a part.* Et tu fais bien, mon gaillard.

MURNER. Peters, laisse nous.

PETERS, *avec mystère a Murner.* Non, monsieur le curé, je reste, parceque voyez-vous, ce que vous allez lui dire va le faire sauter comme un cabri et il n'aurait qu'à se porter à des choses... contre vous.

MURNER. Sois tranquille, mon ami, je te remercie de ton dévouement; mais laisse nous un moment.

PETERS, *a part.* Encore du mystere! c'est égal, quand on va se marier faut s'attendre à tout. (*haut.*) Je sors monsieur le curé. (*a part dans le fond.*) Je m'en vais me donner une volée... ça sera pour les fiançailles.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

MURNER, FÉLIX.

MURNER. Veuillez vous asseoir, monsieur, et me prêter un moment d'attention...

Digitized by Google

FELIX, *prenant un siège*. Je vous écoute, monsieur.

MURNER. Si dans le cours de cet entretien, mes paroles vous semblaient sévères, si elle blessaient votre susceptibilité... pardonnez-les-moi... mais je suis si ému...

FÉLIX, *a part*. Où veut-il en venir? (*haut*.) Comptez d'avance sur mon respect, monsieur... mais parlez de grâce... ce début... l'émotion où je vois...

MURNER. Il est vrai... ce que je viens de lire m'a troublé à un point... mais me voilà remis... écoutez-moi, monsieur... vous étiez à peine sorti d'ici, que dans l'intention de vous être utile, de vous prouver mon empressement! j'ai pris connaissance des papiers que vous m'aviez confiés.

FELIX, *vivement*. Eh! quoi, monsieur connaîtriez-vous quelques circonstances qui pussent faire découvrir!. ah! parlez, parlez de grâce.

MURNER. Oui, monsieur, j'ai connu celle qui fut victime de sa confiance dans les sermens d'un séducteur... obligée de fuir la maison paternelle, c'est dans ce village qu'elle vint cacher sa honte.

FELIX. Et vous ne l'avez point repoussée, vous.

MURNER. Repoussée et pourquoi?

AIR: *Et le bon Dieu vous bénira.*

Le Dieu de toute clémence
Ne dit-il pas d'accorder
Au repentir l'indulgence?
Cette loi sut me guider.
Ma maison fut un asile
Pour celle qui l'implora.
N'est-il pas dit dans l'évangile
Frappez et l'on vous ouvrira. bis.

C'est moi qui l'ai assistée a ses derniers momens.

FELIX. Elle n'est plus!

MURNER. Dieu avait jugé qu'il était temps de mettre fin à cette vie qui n'eût plus été que douleur et misère...

FELIX, *avec anxiété*. Mais son enfant, une jeune fille?.

MURNER, *avec calme*. Elle existe, monsieur, elle existe.

FELIX, *avec chaleur*. Ah! dites... où est-elle?.. que j'aille la presser sur mon sein, lui donner le doux nom de sœur... que je répare en elle toutes les souffrances, les malheurs de sa pauvre mère.

MURNER, *essuyant une larme*. Bien, jeune homme. (*lui prenant la main*.) Très bien!. (*a part*.) Ah! mon cœur ne m'avait pas trompé.

FELIX. Mais dites moi, connait-elle sa naissance? sait-elle qu'elle est sans nom, sans fortune?.

MURNER. Hier encore elle l'ignorait... confiante dans l'avenir, sa vie s'écoulait innocente et paisible... mais hélas! une circonstance s'est présentée, circonstance inévitable, qui tôt ou tard devait troubler son repos... et aujourd'hui elle sait tout.

FELIX. Elle sait tout?

MURNER. Oui!... un jeune homme l'aimait... il avait un beau nom, de la fortune... il la demandait en mariage...

FELIX, *avec anxiété*. Et ce jeune homme... l'aimait-elle?....

MURNER, *avec larmes*. Ah? oui de toute la candeur, de toute la virginité de son âme.

FELIX, *avec délire*. O mon Dieu!

MURNER. C'est alors qu'il fallut lui dire à cette pauvre enfant qu'elle n'avait pas de nom: qu'il fallut lui faire voir sa honte, lui dévoiler le déshonneur de sa mère...

FELIX, *vivement et l'interrompant*. Ah! monsieur!.. vous voyez couler mes larmes... c'est la joie, le bonheur, n'est-ce pas que je ne me trompe pas!.. n'est-ce pas que c'est elle, que c'est Agathe!. oh! sans cela, voyez-vous!...

MURNER, *avec larmes*. Oui, monsieur, oui je puis vous l'avouer maintenant, car je suis sûr que vous ferez votre devoir. Oui, Agathe est votre cousine... Agathe est la fille de votre oncle...

FELIX. La bonne Agathe, ma cousine, ma femme! et moi, qui la soupçonnais de coquetterie!.. ah! où est-elle?.. où est-elle. (*Murner va chercher Agathe dans sa chambre*.) Que je me jette à ses genoux... que j'implore mon pardon!.

Pendant la fin de cette scène et le commencement de l'autre, on entend la cloche.

SCENE XIII.

LES MÊMES, AGATHE.

MURNER *amenant Agathe qui ne sait ce qu'il veut lui dire*. Viens, mon enfant, oh! plus de larmes maintenant, du bonheur, rien que du bonheur! (*la poussant dans les bras de Félix*.) Tiens embrasse ton mari.

AGATHE. Félix!

FELIX. Chère Agathe.

MURNER. Oui Félix ton cousin.

AGATHE *étonnée*. Mon cousin!

MURNER. Plus tard, je te dirais tout.

FELIX. Ah! monsieur, et c'est à vous que je devrai tout cet avenir de félicité, comment jamais reconnaître.

MURNER. Rendez heureuse mon enfant d'adoption c'est encore moi qui vous remercierai.

Air de Teniers.

A son enfance évitant quelques larmes.
J'ai su guider tous ses pas vers le bien,
Dans son destin elle trouva des charmes,
Car la vertu rend heureux le chrétien.
Enfin je vois exaucer ma prière
Ce doux lien assure son bonheur...
Tu peux mon Dieu, terminer ma carrière
Et rappeler à toi, ton serviteur.

AGATHE. Oh, vous vivrez longtemps encore pour notre bonheur.

SCENE XIV.

Les précédens, PÉTERS *entrant*.

PETERS *a part*. En v'là un carillon comme pour un enterrement de première classe! il doit maintenant savoir la chose.

AGATHE *a Murner*.. Car nous ne vous quitterons jamais, n'est-ce pas Félix, que tu le veux ainsi.

PETERS *apart*. Tiens, elle le tutoye, ah çà est-ce que çà ne serait pas moi qui épouse.

FÉLIX. Oui, mon amie, tu ne quitteras jamais celui qui fut ton père, et à qui je garderai une reconnaissance éternelle.

PETERS *a part*. Et moi j'ai ben envie de te garder une dent sempiternelle.

FÉLIX. Désormais je me fixe dans ce canton, j'achète cette jolie propriété qui touche au presbytère et que tu aimes tant

PETERS *a part*. Cafard, va. J'enrage, une si belle volée de perdue, v'là qu'il faut que je me rejette sur la petite Bourdichon, qu'est rousse.

SCENE XV, ET DERNIÈRE.

Les Précédens, ALFRED.

ALFRED. *entrant au fond en habit de voyage bas a Félix*. Eh! bien, Félix, tu ne viens pas, je t'attends depuis une heure.

PETERS *a part*. Attends encore, y t'a mis dedans aussi toi.

FELIX. Mon cher Alfred, décidément nous ne partons plus, je suis ton conseil.

ALFRED. Comment, nous ne partons plus, et moi qui ai fait mes adieu. (*a part*.) Diable, je suis compromis

FELIX. Oui, mon ami, tu me voisle plus heureux des hommes... j'épouse Agathe, ma cousine.

PETERS *a part.* Il est son cousin, il ne sera pas le mien, toujours.

ALFRED. Comment mademoiselle serait...,

FELIX. Celle que nous cherchions depuis si longtemps.

PETERS *a part.* Plus souvent que je leur y carillonnerai leur mariage.

ALFRED. Mon ami, reçois mon compliment! quant à moi dès demain, je me fais naturaliser suisse, *a Felix*, décidément, mon pauvre Félix, tu avais la bosse du mariage.

PETERS *a part.* Et moi la bosse du guignon!

MURNER *a Peters.* Peters, mon garçon, je vais m'occuper de...

PETERS. Merci, monsieur le curé, nous avons le temps, laissons passer les plus pressés.

MURNER *après l'avoir regardé.* Comme tu voudras. *au public.*

AIR : *d'Yelva.*

Sur certains torts de l'humaine faiblesse,
Un bon pasteur, parfois ferme les yeux;
Loin d'appeler la foudre vengeresse,
Pour le coupable il doit former des vœux.
Gardez vous donc, en cette circonstance,
De vous laisser aller à la rigueur,
Pour nos auteurs, ayez de l'indulgence.
Suivez, Messieurs, l'exemple du pasteur.

CHOEUR.

Pour nos auteurs ayez de l'indulgence,
Suivez, Messieurs, l'exemple du pasteur.

(La toile tombe.)

NOTA. Pour avoir la musique de cette pièce, s'adresser au chef d'orchestre du théâtre de la Porte St-Antoine.

Imp. de Pollet et Cie, rue S. Denis, 380.